

Benjamin). William Morris est ainsi pratiquement le seul, à la fin du siècle, dans son aspiration à « transformer l'écriture utopique en un moment, nécessairement partiel et provisoire, de la pratique révolutionnaire » (Miguel Abensour). Ma seule critique à l'analyse passionnante proposée par Matthew Beaumont, c'est d'avoir trop vite éclipsé la structure de sensibilité *romantique anticapitaliste* de William Morris, un moment évoquée (p. 43) mais par la suite abandonnée. Or, elle me semble décisive pour comprendre son œuvre, dans la mesure où elle introduit une dimension essentielle de son roman utopique : *le rapport au passé*. Comme tous les romantiques, Morris se réfère au passé pré-capitaliste pour critiquer la civilisation bourgeoise moderne ; cependant, contrairement aux romantiques conservateurs – comme son ami John Ruskin – il ne propose pas un retour en arrière, mais un *détour par le passé*, vers l'avenir utopique. Cette dialectique romantique/ révolutionnaire entre le passé et l'avenir – contre l'infâme présent capitaliste – est visible dans de nombreux aspects du roman, comme la scène de l'objet donné – dont l'ornementation évoque le travail artisanal et/ ou artistique – ou dans celle qui décrit Londres devenue une sorte de cité pastorale noyée dans la verdure. Ce moment romantique n'enlève rien à la force visionnaire de *News from Nowhere*, bien au contraire !

En tout cas, le travail de Beaumont est d'une grande qualité intellectuelle et politique, et sans doute destiné à devenir un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent aux aventures du *Principe Espérance* cher à Ernst Bloch.

Lu d'ailleurs

Razmig Keucheyan

Enseignant en sociologie à Paris IV

Éléments d'astronomie politique

À propos de Benedict Anderson, *Under Three Flags: Anarchism and the Anti-Colonial Imagination*. Londres, Verso, 2006, 255 p.

Un essai d'astronomie politique. C'est ainsi que Benedict Anderson décrit le programme qu'il s'est assigné dans son dernier ouvrage, *Under Three Flags: Anarchism and the Anti-Colonial Imagination*. L'astronomie politique – l'expression est de Herman Melville – est cette discipline qui vise à rendre compte des interactions entre mouvements sociaux situés à des endroits différents du globe. Soit deux mouvements sociaux dont on constate la concomitance temporelle et l'action dissolvante simultanée sur le système politique considéré, mais également l'éloignement géographique. L'astronomie politique a pour objectif de mettre au jour les rapports – le plus souvent invisibles à l'œil nu – qu'ils entretiennent, ce en identifiant les « forces gravitationnelles » expliquant leur attraction mutuelle.

Comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, les mouvements que Benedict Anderson prend pour objet sont les mouvements anticolonialistes. Anderson est l'auteur de l'une des théories de l'essor du nationalisme les plus discutées au cours des dernières décennies, développée dans *Imagined Communities*¹. Il y définit la nation comme « communauté politique imaginaire », rendue possible par l'apparition, au XIX^e siècle, d'un « capitalisme de l'imprimerie » homogénéisant les langues et les consciences nationales. Dans son nouveau livre, Anderson applique le concept d'imaginaire à deux mouvements de libération nationale : les mouvements cubain et philippin. C'est à eux que renvoient deux des trois « drapeaux » évoqués par le titre. Le troisième drapeau, qui fait figure de trait d'union entre les deux précédents, est le drapeau noir des anarchistes. Les insurrections cubaine et philippine coïncident historiquement. C'est en 1895 que José Martí donne le coup d'envoi de la rébellion qui débouchera sur l'indépendance nationale. Celle-ci se trouve être le dernier des soulèvements anticoloniaux dans les Amériques. Un an plus tard survient aux Philippines la première révolte nationale asiatique. Le *Katipunan*² emmené par Andres Bonifacio lance en août 1896 l'insurrection qui renversera le régime colonial. Les données du problème sont donc les suivantes. Soit les mouvements natio-

naux cubain et philippin, dont le surgissement s'effectue quasi simultanément, mais qui sont séparés par des milliers de kilomètres. Quels sont les facteurs qui expliquent la synchronisation de leurs temporalités révolutionnaires ?

Le premier de ces facteurs est l'identité de la puissance occupante : Cuba et les Philippines sont des colonies espagnoles. L'Espagne, dont l'empire vit alors ses dernières heures, expédie 200 000 soldats pour faire face à l'insurrection cubaine. Or, deux soulèvements anticoloniaux simultanés en des points opposés du globe se révèlent impossibles à assumer pour elle. Problème classique de « surextension impériale », c'est-à-dire d'allongement excessif du diamètre de l'empire³. L'élément déterminant est que les insurgés philippins ont parfaitement conscience de l'insuffisance de la puissance militaire espagnole. Attentifs au déroulement des événements cubains, ils n'enclenchent leur rébellion qu'une fois les conditions de son succès jugées réunies.

L'histoire dont Benedict Anderson rend compte prend place dans le contexte de la « première globalisation » (*early globalization*). Les dernières décennies du XIX^e siècle sont celles de la généralisation du télégraphe, du bateau à vapeur et des réseaux ferrés. Ces infrastructures mettent en mouvement d'immenses quantités de marchandises et de personnes, et accélèrent considérablement la vitesse de circulation de l'information. Le monde, de même que sa représentation dans l'esprit de ceux qui œuvrent à sa transformation, tend alors à s'unifier. Dans le calcul stratégique des mouvements de libération nationale, il devient un champ de luttes convergeant, dont les nouvelles des différents fronts leur parviennent quotidiennement par voie de presse. Un facteur décisif de synchronisation des luttes anticoloniales est donc le processus d'unification du monde lui-même.

Les acteurs des luttes de libération nationale ne se bornent toutefois pas à prendre connaissance de leurs insurrections respectives par journaux interposés. Nombre d'entre eux ont l'occasion de se rencontrer physiquement. À la globalisation de la contestation du système fait écho la globalisation de sa répression. Dans l'imaginaire des leaders anticoloniaux, cette répression porte un nom : Montjuich. La terrible forteresse catalane, située sur les hauteurs de Barcelone, est l'archétype de la prison impériale. Tout ce que l'empire espagnol compte de révolutionnaires y est enfermé et torturé. Ainsi de l'anarchiste cubain Fernando Tarrida del Marmol, incarcéré pour son implication supposée dans un attentat à Barcelone en 1886. Tarrida rendra compte de son expérience à Montjuich dans une série d'articles parus dans *La Revue Blanche*, coup d'envoi d'une campagne internationale de protestation contre les sévices infligés aux prisonniers.

Bien des Philippins furent également internés à Montjuich. Anderson évoque le cas d'Isabelo de los Reyes, emblématique de la trajectoire de nombre de

militants anticoloniaux. Isabelo est à l'origine un praticien du *folklore*, cette science nouvelle – ancêtre de l'anthropologie – qui vise à inventorier les cultures populaires d'un pays, et à lui conférer par là même une profondeur et une identité historiques. D'abord cantonné dans un rôle d'érudit, il est déporté à Montjuich en raison de sa critique de l'emprise des ordres religieux occidentaux sur l'archipel. À son retour de captivité aux Philippines, Isabelo ramène dans ses valises les œuvres de Proudhon, Darwin, Marx, Kropotkine et Malatesta. C'est la première fois que celles-ci franchissent les frontières du pays. Radicalisé par son expérience pénitentiaire, Isabelo consacre le restant de son existence à l'organisation politique et syndicale de son peuple.

Montjuich est un carrefour idéologique, sorte de forum social mondial imposé où entre en contact l'ensemble des mouvements antisystémiques en activité à l'époque. Selon Anderson, les militants anticoloniaux y cultivent une affinité particulière avec les anarchistes. La dernière décennie du XIX^e siècle est celle de la « propagande par le fait ». Des dizaines d'attentats sont commis de part et d'autre de l'Europe, entraînant un cycle de répression – les premières lois « anti-terroristes » – et de vengeance anarchiste susceptible de frapper n'importe quel point du continent⁴. Les nationalistes ne tarderont pas à s'inspirer des méthodes de leurs compagnons de cellule, même s'ils se limiteront dans la plupart des cas à attenter à la vie de leurs propres tyrans, les anarchistes se désintéressant quant à eux entièrement de la couleur du passeport de leurs victimes.

Les sympathies anarchistes de nombre de dirigeants anticoloniaux s'expliquent de trois manières. D'abord, l'anarchisme est un courant fortement internationalisé, dont la mobilité géographique des militants est de tous les instants. Marx et Engels, rappelle Anderson, n'ont en revanche jamais quitté l'Europe de l'Ouest, les partis se réclamant de leur héritage étant sans doute plus strictement organisés dans les frontières des États-nations. Les anarchistes ne partagent pas non plus la méfiance marxiste envers la paysannerie. Or, le prolétariat industriel est à l'époque pour l'essentiel confiné à l'Europe du Nord, l'alliance avec les populations rurales s'avérant par conséquent décisive dans les luttes anticoloniales. Enfin, les anarchistes sont peut-être plus ouverts à la discussion avec les intellectuels issus de la bourgeoisie – ce que sont bien des dirigeants nationalistes – que les marxistes, ce au nom du primat de la liberté individuelle sur l'appartenance de classe.

Le principal personnage autour duquel Anderson organise son ouvrage est José Rizal, le « père » de la nation philippine. Fusillé sur ordre du gouverneur espagnol de l'archipel peu après le déclenchement de l'insurrection de 1886, il est élevé au rang de héros national de son vivant, bien qu'il ait œuvré à la résolution pacifique du conflit avec la métropole jusqu'à son exécution. Écri-

vain polyglotte, Rizal est l'auteur de deux romans qui ont largement contribué à la consolidation de la conscience nationale de son pays : *Noli me tangere* (1887) et *El Filibusterismo* (1891), ce dernier étant le premier roman anticolonial écrit par un ressortissant des colonies⁵.

José Rizal est membre de plein droit de la « république mondiale des lettres », expression qu'Anderson emprunte à la sociologue de la littérature Pascale Casanova⁶. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le roman est une affaire essentiellement anglo-française. La « première globalisation » affecte également les arts, si bien que la Russie, les États-Unis et l'Amérique latine notamment commencent à émerger sur la carte littéraire mondiale (avec Melville, Dostoïevski, Machado de Assis...).

Les rapports entre la république mondiale des lettres et les mouvements de libération nationale sont aussi complexes qu'intéressants. La mondialisation de la littérature implique que les écrivains s'adressent en priorité à une audience internationale, composée de pairs et de critiques situés aux quatre coins du monde. En même temps, dans la seconde moitié du XIX^e siècle plus qu'à d'autres périodes, les littératures sont nationales, chaque auteur appliquant à sa langue et situant dans sa société des techniques stylistiques puisées dans le fond littéraire commun de l'époque. Comme le montre Casanova dans son ouvrage, la tension qui résulte de ces injonctions contraires confère à l'objet « littérature » une partie de sa singularité, et constitue peut-être la clé de son rapport à la politique.

L'une des expressions de cette tension réside dans ce qu'Anderson nomme *space-time shifts*, notion que l'on pourrait traduire par « transpositions spatio-temporelles ». Ce procédé indissociablement littéraire et politique consiste à modifier les coordonnées spatiales et temporelles d'un fait passé, et à obtenir ainsi un effet d'anticipation sur un événement à venir. Rizal est maître dans cet art. *El Filibusterismo* renferme par exemple une scène insurrectionnelle située aux Philippines, mais présentée de manière à ce que le lecteur ne puisse manquer de faire le rapprochement avec une révolte réellement survenue en Espagne quelques années plus tôt. De même, l'un des principaux personnages du roman, mélange typiquement européen de dandysme *fin-de-siècle* et d'anarchisme militant, est-il situé dans les beaux quartiers de Manille. La dimension politique de ces transpositions spatio-temporelles résulte de ce qu'elles annoncent, c'est-à-dire encouragent, l'avènement des événements qu'elles décrivent.

Les *space-time shifts* d'Anderson font étrangement écho au concept de *spatial fix* développé par le géographe matérialiste David Harvey⁷. Selon Harvey, le capitalisme produit de l'espace en permanence. La circulation des marchandises nécessite l'extension et le renouvellement réguliers des infras-

structures (transports, information), alors que les crises de surproduction que traverse le système le forcent à immobiliser le capital superflu dans des projets de développement à long terme. Mais comme le dit Marx – dont Harvey a proposé une magistrale reconstruction de la théorie de l'espace⁸ – le capitalisme doit également « détruire l'espace grâce au temps ». À mesure que l'accumulation du capital se développe, la distance qui sépare le lieu de production des marchandises du lieu de leur vente s'accroît. Le profit étant fonction de la vitesse de circulation de ces dernières, le capitalisme est contraint de l'accélérer sans cesse, et ainsi de comprimer l'espace.

Les *space-time shifts* évoqués par Anderson constituent peut-être une manière d'antidote opposé par les mouvements sociaux au *spatial fix* capitaliste. La production et la destruction d'espace par le système, c'est-à-dire le monopole qu'il détient sur sa gestion, suscitent l'émergence de stratégies d'appropriation autonomes de l'espace par ceux qui le contestent. L'espace en question est certes « imaginé » avant d'être réel. Dans le cas de Rizal, il est littéraire au premier chef. Mais l'imaginaire tel que conçu par Anderson donne à percevoir un champ des possibles qui émancipe des coordonnées spatio-temporelles dominantes. C'est alors que l'astronomie politique revêt toute son importance. Car une fois révoquées les coordonnées en question, reste encore à identifier les « forces gravitationnelles » susceptibles de synchroniser les temporalités révolutionnaires à l'œuvre de par le monde.

1 Première édition 1983. Traduction française : *L'Imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996.
2 Acronyme de « Très illustre et respectable ligue des fils et filles du peuple », l'organisation qui a mené la lutte de libération nationale aux Philippines.
3 Pour une discussion de ce problème, voir Paul Kennedy, *The Rise and Fall of The Great Powers. Economic Change and Military Conflict from 1500 to 2000*, New York, Random House, 1987.
4 Voir à ce propos Mike Davis, « Les héros de l'enfer », in *SolidaritéS*, n° 70, juillet 2005, disponible sur le site <http://www.solidarites.ch/journal/>

5 La traduction française de *Noli me tangere* est *N'y touchez pas!* (Paris, Gallimard, 1980). *El Filibusterismo* n'est pas traduit en français.
6 Voir Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999.
7 Voir par exemple *The Limits to Capital*, Oxford, Blackwell, 1982.
8 Voir « The Geography of Capitalist Accumulation: A Reconstruction of the Marxian Theory », in *Spaces of Capital*, Londres, Routledge, 2001.